

de Wittemberg contre l'Église. Mais nous avons pensé que nous pouvions sans scrupule intervertir l'ordre chronologique des faits, et tracer aussi complètement que notre cadre nous le permet le tableau du mouvement intellectuel qui va se produire sous Léon X. Luther viendra plus tard, quand rien ne pourra nous distraire du spectacle de cette lutte funeste qu'il doit engager avec l'autorité. Montrons, en attendant, que la vérité, pas plus que le soleil, n'a peur des ténèbres; que pour éclairer l'esprit la papauté appela tout ce qui peut séduire l'imagination, histoire, peinture, musique, sculpture, poésie. Les larmes arrivent toujours trop tôt : n'avons-nous pas le temps de pleurer sur le plus cruel événement de l'histoire moderne, la réformation, c'est-à-dire la guerre au foyer domestique entre le fils et sa mère!

CHAPITRE XII.

THÉOLOGIE. — LINGUISTIQUE.

C'est à tort qu'on reproche à Léon X d'avoir négligé les théologiens. — Professeurs qui enseignent la sainte science au Gymnase. — Mouvement imprimé par le pape à l'étude des langues. — Ambrogio travaille à sa grammaire polyglotte. — Il est chargé d'enseigner le chaldéen à Bologne. — Pagnini traduit le psautier de l'hébreu en latin. — Léon X protège les travaux de l'orientaliste. — Valeriano reçoit des encouragements du pape et s'occupe d'un grand ouvrage sur les hiéroglyphes. — Travaux divers de ce savant. — Réformation du calendrier de Jules-César, entreprise par Léon X.

Nous ne concevons pas le reproche que Pallavicini fait à Léon X d'avoir négligé les théologiens : il nous semble que les faits parlent assez haut ! Thomas de Vio, auquel il donna la pourpre romaine, était un des plus habiles thomistes de son époque ; Prieras, qu'il avait nommé maître du sacré palais, était, au témoignage d'un protestant (1), versé dans les matières ecclésiastiques ; Sadolet, son secrétaire et peut-être son ami, est un des plus illustres exégètes que compte l'école catholique, et Jacobatio, qu'il fit cardinal, n'avait pas son égal dans le droit canon. Il est probable que Pallavicini ne connaissait pas le *Ruolo* de l'archigymnase romain, que l'abbé Gaetano Marini a publié d'après l'original qui existe à Rome. La théologie y tient sa place, la plus belle, la première, comme la nourrice et la maîtresse de toutes les sciences. Trois professeurs montent en chaire pour l'enseigner : le matin, un religieux de l'ordre

(1) Man hielt ihn für einen großen Theologum und berebten Prediger. — Isolin, Lexicon, etc., t. III, p. 4017. Basel, 1786, in-folio.

de Saint-Augustin; le soir, maître Nicolas de Luna, et les jours de fête, Cyprien Beneti ou Benedeti.

Beneti, Espagnol de naissance, et de l'ordre des Prédicateurs, est auteur de divers traités d'une haute importance (1). Il avait été lecteur en logique au gymnase sous Jules II et sous Alexandre VI : l'université de Paris le comptait au nombre de ses docteurs (2).

On ne prend pas garde, en répétant l'assertion de Pallavicini, que la théologie devait nécessairement s'associer au mouvement imprimé par ce pape à l'étude des langues. Si le poète épique cherche à s'inspirer dans Homère, dont l'idiome avait une chaire au gymnase romain, le prêtre qui sort de l'école où professent Lascaris et Favorino, si jamais le dogme catholique est attaqué, ira, pour le défendre, puiser des arguments dans les Pères grecs, dont il entend la langue. Et d'où venaient donc la plupart de ces docteurs qui brillèrent au concile de Trente? N'est-ce pas des écoles instituées par Léon X?

C'est à Lascaris que Léon X avait confié la direction de cette imprimerie établie sous les auspices du pontife, et d'où sortirent des commentaires sur les tragédies de Sophocle, des scolies sur Homère, les opuscules de Porphyre et quelques écrits destinés à éclairer le texte du prince des poètes grecs (3).

Chigi, le fermier des mines d'alun du saint-siège, avait prévenu Léon X, en montant à ses frais une imprimerie qu'il mit sous les ordres d'hellénistes célèbres. Corneille Benigno de Viterbe (4), l'éditeur du beau Ptolémée qui avait été publié à Rome en 1507, était un de ses protes. Son premier ouvrier se nommait Zacharie Calliergi, Crétois de nais-

(1) De non mutando Paschate. — De primâ orbis sede. — Figuræ quædam de præ eminentiâ Logices. — Introductio ad Logicam.

(2) Voyez Cat. cod. lat. Bibl. Laur., t. I, p. 270; t. II, p. 43.

(3) Hodius, de Græc. ill., p. 258.

(4) Valerianus, de Litt. infel., lib. II.

sance, qui, à Venise, en 1499 (1), avait surveillé l'impression du grand dictionnaire étymologique de la langue grecque. Au mois d'août 1515, Chigi, le fermier du pape, le protecteur de Raphaël, le banquier des cardinaux, dont il payait généreusement les dettes, et le protecteur de tout ce qui s'occupait de lettres ou d'art, annonçait au monde savant qu'il venait de publier les œuvres complètes de Pindare, in-4°, enrichies de notes et de notules. L'année suivante, il faisait paraître une magnifique édition des Idylles et des épigrammes de Théocrite. Reiske, quand il voulut, deux siècles plus tard, publier un Théocrite, fut obligé de rendre hommage à la pureté du texte, au choix intelligent des leçons (2) du Théocrite imprimé par le grand lombard de Rome. Les éditions laissées par Chigi sont devenues très-rares; il donnait ses livres.

Mais ce n'était pas seulement les lettres grecques que Léon favorisait dans l'intérêt des divines Écritures; il voulut ouvrir aux théologiens les sources jusqu'alors cachées des idiomes de l'Orient.

Un des chanoines de l'église de Saint-Jean-de-Latran, Thésée Ambrogio, descendant de la famille des comtes d'Albonèse (3), parlait un grand nombre de langues mortes et vivantes; à quinze ans, il entendait, dit-on, le grec comme Musurus de Crète, et le latin comme Érasme (4). A l'exception du latin et du grec, il apprit seul toutes les autres langues, ainsi qu'il le dit lui-même (5). Il avait étudié les lettres à Milan, et le droit à Pavie, sous Étienne Otton et And. Bassignana (6). Il se trouvait à Rome, en

(1) Fabricii, Biblioth. græca, t. X.

(2) In præfat., p. 12, édit. de Vienne et de Leipsig, 1765.

(3) Celso Rosini, Lycæum Later., lib. xvii, p. 312.

(4) Mazzuchelli, Scrit. d'It., t. II, p. 699.

(5) In reliquis omnibus, de quibus in hac nostrâ variarum litterarum harmoniâ locuti sumus, ego ipse (novit Deus quia non mentior) ἀποδιδασκτος extiti. — Introd. in Chald. linguam, p. 177.

(6) Tiraboschi, t. VII, p. 1057.

1512, à l'ouverture du concile de Latran. Le monde chrétien avait répondu à l'appel de Jules II. La ville sainte était pleine de savants, venus pour prendre part aux travaux de l'assemblée. L'Inde y comptait divers missionnaires envoyés par le prêtre Jonas ou Jean; la Syrie et la Chaldée étaient représentées par Joseph, prêtre; Moïse, moine-diacre, et Élias, sous-diacre. Le cardinal de Sainte-Croix chargea le chanoine de traduire du chaldéen en latin la liturgie de l'Église orientale : malheureusement il ne manquait à Ambrogio, pour remplir les ordres du cardinal, que la connaissance même de l'idiome, qu'il étudia et apprit en quelques mois. Puis il se mit à l'œuvre liturgique, qu'il acheva fort heureusement. Pendant qu'il s'occupait de ce travail, Ambrogio donnait au sous-diacre Élias des leçons de latin, et en retour en recevait de syriaque. Léon X, qui cherchait à répandre en Italie le goût des lettres orientales, envoya le philologue enseigner le chaldéen à Bologne.

Ambrogio n'avait pas voulu de la pourpre, que Léon X lui avait offerte. Il quitta Rome, emportant de beaux manuscrits chaldéens qu'il devait à la munificence du pape et de divers cardinaux. Après deux ans de professorat à Bologne, Ambrogio, que Schelhorn appelle le restaurateur du syriaque (1), revint à Rome, rappelé par Sa Sainteté, qui fournit aux savants les types nécessaires pour l'impression du psautier chaldéen. Il allait le mettre sous presse, quand survint la mort de son protecteur, puis le sac de Rome par le connétable de Bourbon. Il partit pour Pavie, abandonnant au soldat du vainqueur ses trésors d'archéologie sacrée et le manuscrit de son psautier, fruit de si longues veilles et qui, perdu, fut retrouvé dix ans après, en 1534, dans la boutique d'un charcutier.

Cette perte, qui aurait jeté dans le désespoir tout autre qu'Ambrogio, n'interrompit qu'un moment ses doctes

(1) Primus syriasmī in Italiā, imo in omni Europā restaurator. Am. litt., t. XIII, p. 232.

labeurs. Son dessein était de publier une grammaire polyglotte : chaldéenne, syriaque, arménienne, etc.; magnifique ouvrage que Mazzuchelli regarde comme le premier essai en ce genre qu'ait produit l'Italie. On n'a rapporté qu'imparfaitement le titre du livre (1) d'Ambrogio. Comme un assez grand nombre d'érudits, tels que Reuchlin et Pic de la Mirandole, il croyait à une science cabalistique dont l'homme pouvait se procurer la notion à l'aide de quelques formules magiques. Sur les rives rhénanes, l'abbé de Spanheim, Trithemius, évoquait les esprits de l'air, qui soudain accouraient, disait-il, et lui livraient des arcanes qu'il n'a pas publiés. On trouve dans la grammaire d'Ambrogio une conjuration ou *præceptum*, et la réponse du démon. Le bon chanoine les a données en toutes lettres avec les caractères démoniaques qu'il a figurés exactement et qu'il transmet à Postel (2).

Plaignons ces intelligences, et ne les blâmons pas trop sévèrement, ce serait de la cruauté. La science aussi porte au cerveau; mais quand le monomane, délaissant l'espace et de retour sur cette terre, recouvre sa raison pour protester de sa soumission aux décisions de l'Église, pourquoi nous montrerions-nous plus sévères que Jules II ou Léon X? Laissons dire à Trithemius : — Tu me demandes comment j'ai connu les secrets enfermés dans ma stéganographie; écoute, ce n'est pas l'homme qui me les a livrés,

(1) *Introductio in chaldaicam linguam, syriacam atque armenicam et decem alias linguas. Characterum differentium alphabeta, circiter quadraginta; et eorundem invicem conformatio. Mystica et cabalistica quàm plurima seitu digna. Et descriptio ac simulachrum Phagoti Afranii. Theseo Ambrosio ex comitibus Albonesi J. V. Doc. Papien. Canonico regulari Lateranensi ac sancti Petri in Cælo aureo Papiæ præposito auctore. 1539 excudebat Papiæ Joan. Maria Simoneta Cremonen. In canonicâ sancti Petri in Cælo aureo, sumptibus et typis auctoris libri. Anno à virginis partu 1539. Kal. Martii.*

(2) *Verum cum in dignoscendis variarum linguarum characteribus ac litterarum figuris, propenso semper animo versarer, nolui etiam hoc scribendi genus prætermittere intactum, et roganti Postello imperivi. Ibid., p. 213.*

c'est Dieu lui-même (1) ; pourvu que ce savant soit tout prêt comme un pauvre petit enfant à écouter la voix du père ; et Trithemius et Ambrogio déclarent que le père n'a qu'à parler.

Sante Pagnini (Santès Pagninus) ne donna pas, comme Ambrogio, dans les rêveries de la cabale. Un voyageur, le père Esprit Rotier, inquisiteur de la foi à Toulouse, qui passait à Lyon en 1541, au mois d'août, au moment où la ville éplorée célébrait les funérailles de l'illustre étranger, voulut savoir pourquoi les cloches de toutes les paroisses sonnaient à la fois, pourquoi trois cents hommes vêtus de noir tenaient un flambeau à la main, pourquoi tout ce peuple répandu dans les rues semblait si triste. On lui répondit que Lyon enterrait le bon religieux dont la voix, non moins que la piété, avait préservé la province du venin des nouveautés luthériennes (2). C'est à ses exhortations que la ville devait cette léproserie qui s'élevait sur les bords de la Saône, et qui avait été fondée en partie par les dons de riches marchands florentins (3). Pagnini pensait au corps et à l'âme.

Ce moine, de l'ordre de Saint-Dominique, était né à Lucques en 1470. Au couvent de Fiesole, près de Florence, il avait reçu des leçons de Savonarole. L'écolier avait pris à son maître tout ce qu'en bon chrétien il pouvait lui dérober. Symphorien Champier dit que le frère était doux quand il exhortait, véhément quand il reprenait, grave quand il prouvait, abondant quand il louait, et qu'il usait, pour ré-

(1) Gasparis Schotti à Societate Jesu, Schola steganographica, Norimbergæ, 1680, in-4, p. 25.

(2) Quéatif et Echard, Script. ord. Prædicat., t. II, p. 114.

(3) On lit dans un acte consulaire du 9 septembre 1534 (archives de Lyon) : Les échevins font offrir deux *porsons* de vin de Bourgogne à frère Sanctis, jacobin prêcheur florentin, en faveur des prédications qu'il a faites et fait journellement en faveur des pauvres, même que par son moyen quelque homme de bien florentin fait faire à Saint-Laurent, pour les pauvres portefaix, bâtiments et édifices qui excéderont en dépense 5 à 6,000 livres.

primer les mauvais instincts populaires, tantôt du frein, tantôt de l'éperon (1).

Pagnini, savant orientaliste, l'homme trilingue, comme le nomme le poète Voulté (2), avait conçu le projet de donner une version latine de la Bible d'après le texte hébreu. Il employa, comme il le dit, vingt-cinq ans à ce grand travail, conférant tous les manuscrits qu'il avait en son pouvoir (3). Quand sa version fut achevée, il vint à Rome. Il n'y avait qu'un souverain qui pût faire les frais d'une semblable publication, encore fallait-il que le prince comprît l'utilité de cette traduction. Pagnini trouva dans Léon X un protecteur et un juge. Il a raconté son entrevue avec le saint-père :

« Le pape, dit-il, qui savait que j'avais traduit en latin les deux Testaments, témoigna le désir de voir mon ouvrage. Quand il en eut parcouru quelques pages :—Je veux, dit-il, que le manuscrit soit recopié à mes frais, et à mes frais imprimé (4).

On conçoit la joie du savant. Quelques mois après, caractères, papier, ouvriers, tout était prêt ; et l'année suivante,

(1) Erat in exhortando duleis, in redarguendo vehemens, in probando gravis, in persuadendo fidelis, in laudendis virtutibus copiosus; in flectendis populi animis nunc fræno, nunc calcaribus utebatur. — Quéatif et Echard, t. II, p. 115.

(2) Ergo abiit Sanctes, patriæ lux, ille trilinguis
Quem summi excepit regia sacra Jovis.

(3) Collatis igitur inter se multis, iisdemque probatissimis Hebræorum exemplaribus quantâ maxime valuit diligentia et fide, omne vetus Testamentum ex Hebræicâ veritate latinitati donavit. — Sext. Senensis, in Bibl. Sanct.

(4) Leo X me cum Romæ agerem accito, quam olim elucubraveram utriusque Testamenti translationem, ut sibi ostenderem benignè et perhumaniter injunxit. Is cum vidisset aliquot quaterniones et ex iis cætera suo præclaro perpendisset ingenio : volo, inquit, ut meis impensis totus transcribatur liber, et typis exactè recudatur. — Scriptores ord. præd., t. II, p. 115.

paraissait le pstautier, accompagné de commentaires rabbiniques (1).

La mort de Léon X suspendit l'impression de la version latine de Pagnini. Heureusement un cardinal se chargea de la dette du pontife, et l'œuvre du dominicain put enfin paraître, non point à Rome, qui méritait à tant de titres d'avoir les prémices de l'œuvre, mais à Lyon, cette cité gallo-italienne, qui avait conféré à Pagnini le titre de citoyen (2).

La version de Pagnini, qu'elle mérite les éloges exagérés de Huet et de Touron (3), ou la critique amère de Richard Simon, n'en est pas moins un glorieux témoignage en faveur de l'écrivain qui s'applique à d'aussi graves études, puis de la papauté qui les encourage et les protège si noblement. Luther a dit que la papauté tenait la Bible sous clef. La réponse de la papauté était péremptoire : elle paye pour la répandre. Il est une version des livres saints que l'Église aime et vénère, c'est celle de saint Jérôme. Quand on nous dirait qu'un pape a refusé d'approuver une version dans la langue dont s'est servi l'immortel docteur, aurions-nous le droit d'en être surpris? Et pourtant voici un pauvre frère de l'ordre de Saint-Dominique qui veut entrer en lice avec le glorieux écrivain, et donner au monde une traduction nouvelle de la Bible, quand l'esprit, pendant tant de siècles, s'est nourri de la parole du vieux Père. Et il se trouve que trois papes, l'un après l'autre, et grands par des mérites divers, Léon X, Adrien VI et Clément VII, prennent sous leur patronage l'auteur et son livre! Remarquons bien, dans l'intérêt du saint-siège, que la version de Pagnini est en latin, écrit dans un idiome qui peut être compris en Italie, en Allemagne, en France, en Espagne, en Angleterre, dans tout le monde catholique.

(1) Voir un opusc. du Père Contini sur ce sujet, dans les Nov. Race. d'opusc., t. XXXI.

(2) Veteris et Novi Testamenti nova translatio, Lugd., 1528, in-4.

(3) Le Long, Bibl. sacra, t. I, p. 286, Parisiis, 1723.

Quand le latin aura fait son temps; quand le florentin, pour nous servir de l'expression de Bembo, sera devenu la langue de toutes les intelligences, alors la Bible paraîtra dans l'idiome vulgaire; seulement l'autorité voudra lire la version nouvelle avant d'en permettre l'impression, et elle aura bien raison. Attendons quelque temps; un Espagnol du nom de Servet voudra reproduire le travail du dominicain; mais en marge de son édition il ajoutera des notules où il répandra le venin de ses doctrines : et l'autorité ne s'alarmera pas ! Mais c'est un sacrilège que va commettre Servet. Qui donc lui a permis de compléter, d'éclaircir le vocable latin dont se sert Pagnini? Le père de cette parole latine est mort, et il ne reviendra pas pour la défendre : et voilà ce qui enhardira Servet !

Le mouvement imprimé par Léon X à l'étude des langues se répandait dans toute l'Italie. C'est le moment où le cardinal Ximenès met sous presse les premières livraisons de sa Bible polyglotte (1); Guidacerio le Calabrais, sa grammaire hébraïque, beau travail qu'il devait refaire en 1539 à Paris, où il était professeur (2), et François Rosi de Ravenne, la philosophie mystique d'Aristote, traduite de l'arabe (3). Ces trois ouvrages portent en tête de la première page le nom de Léon X, à qui ils sont dédiés. Cette étude passionnée des langues mortes servait admirablement le progrès des sciences exactes. A Rome on s'occupait de traduire les Éléments d'Euclide et des traités d'arithmétique qu'on devait à des Arabes; les mathématiques étaient en honneur dans les universités du continent italien.

Il est certain qu'avant Léon X le gymnase romain posséd-

(1) Histoire du cardinal Ximenès, par messire Esprit Fléchier. Amsterd. 1700. — Le cardinal dépensa des sommes énormes pour l'achat de manuscrits, en toutes langues, des livres saints. — Iselin, Allgem. Verison, in-folio, t. IV, art. Ximenès.]

(2) Tafuri, Scrittori del Regno di Nap., t. III, part. 1, p. 353. — Gaillard, Hist. de François I^{er}, in-12, t. VII, p. 310.

(3) Roscoë, t. II, p. 283.

daît déjà une chaire spéciale de mathématiques. Copernic les enseignait à Rome vers 1500; mais Léon X est le premier qui ait attaché d'honorables émoluments au titre de professeur de cette science, et qui ait porté le nombre des maîtres à deux, un pour le matin et l'autre pour le soir: le premier maître, Lucas de Burgo, de l'ordre des frères mineurs, recevait annuellement 170 florins d'or; le second maître, Antoine de Fermo, 70 (1).

Le professeur d'astrologie n'avait que 100 florins. C'était, à ce qu'il paraît, Pierre d'Arezzo, chanoine de sa ville natale, et que Léon X, le 3 septembre 1513, avait nommé notaire du palais de Latran et comte palatin. André Sansovino avait fait le dessin de la maison qu'habitait ce savant, que Vasari appelle un astrologue illustre. A cette époque, l'astrologie avait des chaires dans presque toutes les universités d'Italie, et à Rome comme ailleurs. A Padoue, l'astrologie fut longtemps regardée comme pierre angulaire de l'édifice universitaire (2). Léon X, dans son enfance, avait du goût pour les spéculations astrologiques; c'est une faiblesse d'esprit qu'il conserva longtemps et que son historien Paul Jove blâme, mais sans amertume, parce qu'elle était, dans ce siècle, partagée par les hommes de la plus haute intelligence (3). Décriée par l'université de Paris, condamnée par le concile de Trente, et proscrite par Sixte-Quint (4), l'astrologie fut bannie de l'Italie, toutefois après avoir rendu de véritables services à l'astronomie et peut-être plus encore à la poésie. Tous ceux qui s'adonnent à l'étude des astres trouvent ordinairement dans la magnifique contemplation des sphères célestes quelque chose de divin qui ennoblit, inspire et remue leur âme. Marsile Ficin, Politien, Benivieni, ces grands astrologues, quittaient le ciel pour célébrer

(1) Gaëtano Marini, l. c., p. 46.

(2) Tanquam necessariissimus.

(3) Vita Leon. X, l. III. — Gauric., de Nativit., tract. II.

(4) G. Marini, l. c., p. 45.

la Divinité. Du reste cette alliance de la science et de la poésie n'est point un phénomène en ce siècle, mais bien comme une loi et une condition ordinaire du génie. Ruellai se sert, dans son poème sur les Abeilles, de miroirs grossissants qui l'aident à faire des observations de physique; Varchi l'historien étudie la propriété des nombres en traduisant Euclide; Fracastor laisse un moment son beau poème pour combattre les épicycles et aplanir la route au système de Copernic (1); Celio Calcagnini, après avoir écrit une ode latine, s'occupe de soutenir le mouvement de la terre et la fixité du soleil (2); Pierio Valeriano, qui a cherché aux soupers de Goritz l'explication d'un hiéroglyphe égyptien, retourne à son habitation en rêvant à des vers sur la rose; Machiavel se distrait de son travail sur l'art de la guerre en improvisant ses satires; Sadolet rassemble les éléments d'un travail exégétique tout en célébrant le retour à la lumière de quelques statues antiques; Raphaël d'Urbain écrit des sonnets sur le verso de ses dessins; Michel-Ange quitte son ciseau et son pinceau pour prendre la plume et jeter sur la première feuille de papier de délicieuses fantaisies de poète.

Ces poètes philosophes, historiens, médecins, astronomes, étaient si nombreux les jours de réception au Vatican, que Valeriano s'est pris de pitié pour Léon X, dont il déplore l'infortune. Il nous montre cette tourbe de versificateurs s'abattant comme autant de mouches importunes et venant troubler le saint-père à table, au lit, dans son palais, à la promenade, à l'église, la nuit et le jour (3).

(1) Fracast. opera, p. 57.—Libri, Hist. des sciences math. en Italie, t. III, p. 100.

(2) Quod cælum stet, terra autem moveatur, traité qui parut avant celui de Copernic.

(3) . . . Viden' ut turba importuna poeta
Quàm primùm nostro illuxit Leo Maximus orbi,
Hunc, miserè affligunt quocumque in limine, nunc in
Porticibus, nunc in tecto et penetralibus imis,

Valeriano, qui se moque ainsi de ses confrères en Apollon, était poète latin. Il cherchait à imiter, dans ses vers, Horace et Properce, dont il avait fait une heureuse étude. Il aimait le monde créé, et plus d'une fois il y trouva des images dont il se servit pour rappeler la brièveté de tout ce qui vit ici-bas. Sa délicieuse strophe sur Rosine a dû vraisemblablement inspirer Malherbe : tous deux usent de la même comparaison pour peindre la rapidité avec laquelle se fanent et la rose et la jeune fille qui en porte le nom (1).

Né à Bellune, en 1477, Valeriano avait de bonne heure changé son nom de Gianpietro, en celui de Pietro, ou Pierius. Il eut des maîtres renommés, Georges Valla, Jean Lascaris et Marc-Antoine Sabellico (2). Chassé de sa patrie, en 1509, par l'irruption des Impériaux, il alla chercher un asile à Rome. Nous n'avons pas besoin de dire que ce fut un prince de l'Église qui lui donna l'hospitalité. A cette époque, la maison des prélats romains est, suivant l'expression d'un humaniste, le port où abordent les lettres fugitives. Jean-François de la Rovère, archevêque de Turin, logea l'exilé dans le château Saint-Ange (3). Pour un poète, c'était un séjour inspirateur que ce vieux môle d'Adrien d'où l'œil pouvait errer sur les campagnes de Rome, voir le Soracte en hiver tout couvert de neige, la campagne ver-

In speculâ, In luco citreorum, alioque recessu?
Sive is res duras et magna negotia versat,
Et quæ omnes nunc invadunt incendia terras,
Sive cibum capit, etc.

— Sermo cui titulus est Simia, ad Leonem X. Poemata varia, p. 57. Ludg., in-fol., 1626.

(1)

Ad Rosinam.

Es rosa, fersque rosam roseo pro fronte ligatam,
Indicium rosei verticis ipsa rosa est.
Unus odor flori et fronti, color unus et unus
Est decor : amorum vita eadem ut sapias.

(2) Hieroglyph., l. XLVI, ep. nuncup.

(3) Tiraboschi, t. VII, p. 862.

doyante au printemps, les longs méandres du Tibre aux eaux jaunissantes, et le pont Saint-Ange incessamment traversé par des flots de peuple. Non loin de là était la demeure du cardinal Jean de Médicis, où Valeriano passait souvent la soirée. Le cardinal, devenu pape, n'oublia pas le neveu d'Urbain Bolzani, l'un de ses précepteurs : Pierio eut part aux libéralités du pontife, et fut choisi pour diriger les études d'Alexandre et d'Hippolyte de Médicis (1).

A Rome vivait un Allemand du nom de Jean Goritz, qui exerçait l'office de juge, et dont la maison était le rendez-vous de toutes les célébrités. A certains jours de l'année, à la fête de Sainte-Anne, entre autres, il donnait un repas splendide auquel il invitait les artistes, les prélats, les étrangers de distinction (2). Le repas achevé, les convives se rassemblaient dans les jardins contigus à la maison, et alors commençaient, sous la présidence de Bembo ou de Sadolet, et quelquefois de Goritz lui-même, des lectures sur divers sujets littéraires. C'est à l'ombre des hêtres de ce beau jardin que Flaminio (Marc-Antoine) et Jérôme Vida aimaient à rêver ; c'est en présence de ces inscriptions antiques dont il était rempli, que Pierio Valeriano conçut l'idée de son grand ouvrage sur les Hiéroglyphes (3).

C'était la première fois que la science essayait d'expliquer ces énigmes gravées sur le granit depuis plusieurs milliers d'années. Valeriano crut avoir trouvé l'alphabet de cette écriture symbolique que nous ont léguée les Égyptiens ; il s'est mépris sur la valeur des signes ; mais qui oserait accuser de présomption vaniteuse un savant qui avait passé des années en contemplation devant des obélisques ?

(1) Val., Hexam. in epist. ded. ad Cath. Galliæ reginam; Ven. 1550.

(2) Tiraboschi, l. c., t. VII, p. 143.

(3) Joannis Pierii Valeriani Bellunensis Hieroglyphica, seu de Sacris Ægyptiorum aliorumque gentium litteris commentarii, in-folio, Lugduni, 1526. — L'ouvrage a été traduit en français sous le titre de : *Commentaires hiéroglyphiques, ou images des choses*, mis en français par Gabriel Chappuys, Tourangeau, in-fol., Lyon, 1576.